

lieuxdits #1



Référence bibliographique :

Olivier Bourez, "Bernardo Secchi", *lieuxdits#1*, juin 2011, pp.6-11.

La revue lieuxdits

Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme (LOCI)
Université catholique de Louvain (UCL).

Éditeur responsable : Jean-Paul Verleyen, place des Sciences, 1 - 1348 Louvain-la-Neuve

Comité de rédaction : Martin Buysse, Damien Claeys, Gauthier Coton,
Jean-Philippe De Visscher, Guillaume Vanneste, Jean-Paul Verleyen

Conception graphique : Nicolas Lorent

Impression : école d'imprimerie Saint-Luc Tournai



ISSN 2294-9046
e-ISSN 2565-6996

<https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal:182747>



www.uclouvain.be/loci.html

Bernardo Secchi

Olivier Bourez

Bernardo Secchi de l'agence Studio Secchi-Vigano fut professeur invité durant l'année académique 2008-2009. Pour l'occasion, il proposa aux étudiants d'étudier la métropole transfrontalière Lille-Courtrai-Tournai. L'exercice consistait à examiner ce morceau de territoire pour savoir s'il était véritablement métropolitain. En fonction de la réponse, il s'agissait soit d'inscrire un projet qui en conforte le statut, soit d'imaginer des hypothèses pour qu'il l'acquière.

Avec cet exercice, Bernardo Secchi interroge en quelque sorte une réalité propre à l'institut, sa condition métropolitaine avec ses étudiants français et belges, avec ses enseignants français, wallons et flamands ; une mise en abîme de l'école en ses territoires multiples.

Si l'exercice du professeur invité est une belle occasion pour les étudiants et les enseignants de croiser une parole magistrale, **lieux** dits en profite pour interviewer l'invité au sujet de sa pratique professionnelle d'architecte, d'enseignant et de chercheur. Nous vous en restituons ici les moments les plus saillants.

Bernardo Secchi, vous avez une pratique très importante en Belgique, pays qui témoigne pourtant d'une frilosité certaine quant à l'accueil d'architectes étrangers. Comment en êtes-vous arrivé à vous intéresser à nos régions ? Comment expliquez-vous qu'aujourd'hui vous rencontrez beaucoup de succès sur notre territoire ?

Il est toujours difficile d'expliquer un succès. La réponse facile c'est que j'aime beaucoup la Belgique et que ça se voit. Tous ceux qui me connaissent peuvent en témoigner. Alors pourquoi j'aime la Belgique ? Parce qu'en Belgique il n'y a jamais de rigidité excessive. Ici, on arrive toujours à négocier à très haut niveau. Voilà la réponse facile.

La réponse plus difficile est que j'ai été invité à un concours à Courtrai en 1989, concours que j'ai gagné, même si on n'a pas réalisé le projet. C'était pour le parc scientifique de Courtrai. Par contre, à cette occasion j'ai rencontré un maire qui s'appelait Emmanuel de Béthune. Un homme très pragmatique et très intelligent qui m'a demandé ainsi qu'à Paola Viganò de lui préparer un plan pour Courtrai, un plan lui conseillant ce qu'il devrait faire pour sa ville. On a fait ce projet.

On pourrait l'appeler un premier cas de plan de structure. Le maire a gardé ce plan dans son tiroir. Il parlait souvent, lors des conseils municipaux, du plan de Secchi-Vigano, en se gardant de le faire devenir un document officiel. Pourtant il a tout réalisé, avec nous – le cimetière et la Grand-Place – ou avec d'autres architectes comme Stéphane Beel par exemple. Je trouve que là, à Courtrai, on a eu vraiment de l'écoute. Pas seulement du maire, pas seulement du conseil municipal, mais également du public. Lorsque je présentais le projet du cimetière au public, je leur disais : "vous imaginez que vous habitez le plat pays et pourtant il n'est pas plat. Il y a quelque chose qui m'intéresse beaucoup, ce sont ces vagues que fait le terrain. Et pourquoi cela m'intéresse ? Car lorsque je marche sur la crête j'ai une vision très large et lorsque je suis dans la vallée j'ai

une vision plus restreinte. Cette modification de l'horizon, c'est ce qui m'intéresse et qui suggère l'architecture. J'ai donc pensé le cimetière comme un parcours de la crête vers la vallée. Les gens m'ont dit "mais vous avez raison, c'est ça".

Ensuite on a fait, toujours avec Paola Viganò, le concours pour la place de Mechelen. Là, on a pris une position qui était tout à fait différente des autres concurrents. On a constaté que la Grand-Place proposait une architecture très dessinée sans être pour autant d'une grande facture à l'exception de la cathédrale. On a donc suggéré qu'il ne fallait rien ajouter et on a trouvé des gens qui ont pu recevoir ce discours. Pourtant c'est difficile à tenir, le discours de la simplicité, car chaque fois que je vais à Mechelen, je me rends dans le bureau du responsable de la place pour lui demander d'enlever les éléments qu'il n'a pu s'empêcher d'ajouter. En Belgique, ils ne peuvent s'empêcher de remplir les espaces publics avec de petites histoires.

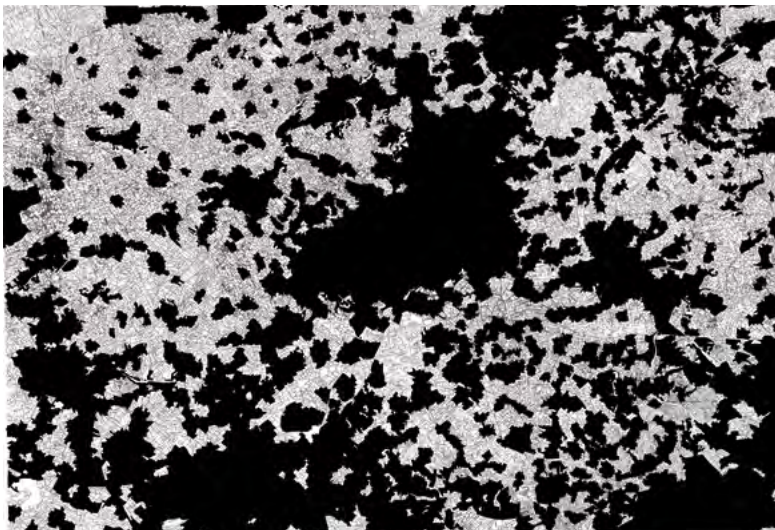
Après on a gagné le concours Spoor-noord à Anvers et le concours du plan de structure. Anvers est une ville que l'on a aimé infiniment. C'est une ville très belle, très intéressante mais aussi très complexe. Aujourd'hui je travaille surtout à Bruxelles, sur Schaerbeek formation.

Toutes les villes citées sont au nord du pays à l'exception de Bruxelles. On connaît le dynamisme flamand en matière d'architecture. Avez-vous déjà travaillé en Wallonie ?

Oui mais ça m'énerve un petit peu. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi on n'est pas un petit peu plus dynamique en Wallonie étant donné qu'il y a des thèmes extraordinaires. En ce moment, je travaille sur l'aire métropolitaine de Lille, et ce que j'ai appris en Wallonie me sert beaucoup. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi on ne bouge pas. Parfois on fait des choses mais on les fait très mal.

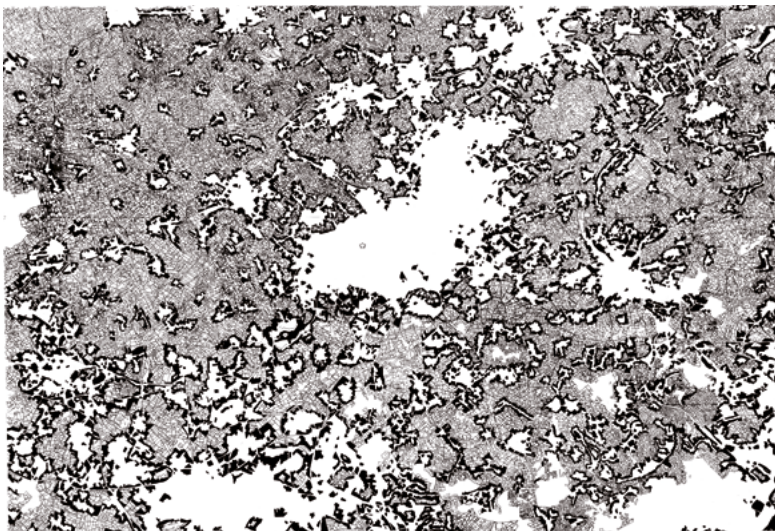
Vous n'êtes pas sans savoir qu'une grande réforme de l'enseignement de l'architecture en Belgique se joue maintenant. Les écoles d'architecture vont intégrer les universités. Un des éléments majeurs de cette nouvelle investiture est l'accès à la recherche. Un des débats consiste à tenter de saisir ce que constitue la recherche pour les architectes. La pratique du projet, spécificité de nos écoles, peut-elle prétendre acquérir un tel statut ?

Oui, je suis absolument convaincu qu'il y a plusieurs formes de production de la connaissance. Il y a les formes traditionnelles, les analyses qui produisent de la connaissance, mais il y a aussi les projets, "le projet producteur de connaissance", c'est à dire que les projets ne sont pas conçus comme l'application d'une connaissance préalable. C'est pendant le projet que l'on arrive à comprendre un certain nombre de choses, c'est pendant le projet que l'on arrive à saisir une série de problèmes, c'est pendant le projet que l'on arrive à développer des théories ou plutôt des morceaux de théorie. Il y a un livre de Paola Vigano "le projet comme producteur de connaissance" dans lequel on essaie de sortir de l'idée que le statut du projet est la stricte application d'un savoir préalable. Mon savoir a grandi avec cette activité projectuelle. Ce n'est pas extraordinaire, je n'imagine pas un médecin qui ne toucherait pas un corps humain. Lorsque l'on se confronte avec un projet il faut ne pas éviter les questions théoriques que le projet pose. Si on fait le projet d'une manière très professionnalisante, comme le font habituellement beaucoup d'architectes, il n'est rien du point de vue de la recherche. Au contraire, si l'on a envie de se poser des problèmes pendant la construction d'un projet, on trouve de véritables questions théoriques. C'est le cas sur les projets à grande échelle dont nous nous occupons. Si on n'évite pas ces questions, alors le projet acquiert un statut tout à fait scientifique, tout à fait producteur de connaissance, un statut de recherche. Sur cette question il y a un conflit partout, en Belgique, en France, en Italie. Toutefois, en Italie, l'architecture est à l'université depuis les années 30. Mais si on continue à faire comme d'habitude, lorsque les architectes écrivent sur le projet en en faisant que la description, en décrivant les images du projet, alors c'est une bataille perdue. Lorsque l'on va publier un projet, il faut dire quels problèmes on a trouvés et comment on les a résolus soit du point de vue de la méthode, soit du point de vue de la théorie à laquelle on fait référence.

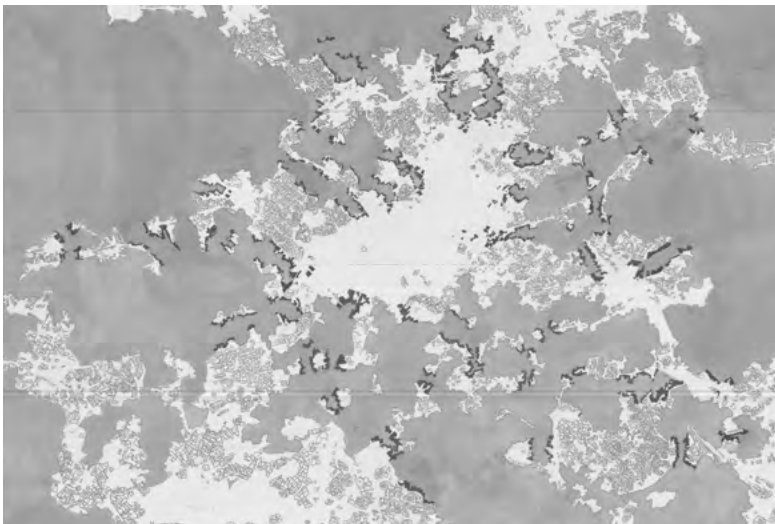


Scénario d'évolution équitale de la ville

La peau de la ville et le parcellaire des champs



Proposition de préservation des parcelles garantissant une unité paysagère.



En lien avec la question précédente, je voudrais revenir sur quelques paradigmes clefs présents dans votre travail théorique et pratique : la vérité publique et la question de l'histoire.

Historiquement, nous, les architectes et les urbanistes, avons toujours eu un problème à faire comprendre la légitimité d'un projet. Pourquoi ce projet là – et pas un autre. Et cela est difficile parce que dans l'imaginaire collectif l'architecture est une question de goût. Moi j'aime ça, et toi quelque chose d'autre. C'est catastrophique. Et les architectes ont tout fait pour qu'il en soit ainsi en ne développant pas une théorie de l'architecture et de l'urbanisme.

Pour se confronter avec ce problème, il y a eu deux tendances. La première est celle de refaire l'histoire. Pourquoi a-t-on besoin de l'histoire ? Parce que l'histoire nous donne la légitimité soit de faire comme par le passé, soit de dire pourquoi on doit prendre d'autres positions par rapport au passé. L'histoire a toujours été instrumentalisée pour justifier ce qui est proposé et cet exercice est devenu pervers.

La seconde tendance remonte au siècle des lumières : il y a des vérités tellement vraies que tout le monde doit les accepter. C'est la tendance que s'est appropriée le mouvement moderne. On fait cette architecture parce que c'est tellement rationnel que tout le monde doit l'accepter, c'est la vérité. On l'appelle la vérité publique parce qu'évidente. Par exemple, l'orientation par rapport au soleil, la surface de vitrage par rapport à la surface du local ou du volume, tout ce qui vient de l'hygiénisme, etc. Aujourd'hui on n'est plus disponible pour accepter ce concept de vérité publique. Il y a eu des tendances philosophiques qui petit à petit ont rendu moins crédible tout cela. Ce n'est pas le relativisme. On a compris qu'il y a quelque chose en plus dans le rapport entre nous et l'espace qui fait partie d'un autre niveau. Ce n'est pas seulement le rapport à l'hygiène, le rapport fonctionnel, le rapport de notre corps à l'espace mais c'est aussi un rapport qui nous concerne en tant que personnes qui réfléchissent, qui ont un imaginaire, une culture. Donc l'idée de la vérité publique n'est plus très forte. Mais j'insiste sur le fait que même sur ce terrain-là, plus psychologique, il faut aller au bout de l'argument que l'on soulève. Pour illustrer le propos, je vais prendre un exemple.

Lorsque j'ai commencé à travailler à Sienna tout le monde me disait – et le maire m'a dit : faites attention, la ville est très belle. Oui c'est vrai elle est belle mais pourquoi elle est belle ? Êtes-vous en mesure de me dire pourquoi elle est belle ? Car si je parle d'une fille (je m'excuse de la comparaison) je sais dire pourquoi elle est belle ou pas belle. Alors pourquoi cette ville est belle ? Alors j'ai carrément obligé ces gens à dire petit à

petit pourquoi la ville était tantôt belle, tantôt moins belle, par une analyse dans laquelle j'utilisais l'histoire pour dire : "Ceci est beau, ceci n'est pas beau". Car l'idée de la beauté n'est pas seulement subjective. On peut la rendre objective et faire en sorte que cela s'approche d'une vérité publique. Cela je l'ai fait aussi pour le paysage de la Toscane par exemple, et je trouve qu'il ne faut jamais cesser de le faire.

En finir avec la dichotomie objectif/subjectif ?

Oui, c'est cela. Par l'histoire. Car ce qui est subjectif c'est le dépôt d'une série de choses qui nous viennent de l'extérieur, c'est culturel.

Un autre paradigme est celui de ce que vous nommez les intuitions intelligentes, peut-être en lien avec la question de la beauté évoquée précédemment ?

Là, je dois dire que j'ai fait beaucoup d'exercices de participation avec les citoyens. Alors il faut les écouter mais ce qu'ils vont vous dire vous le savez déjà. Je veux la crèche près de chez moi, l'arrêt du bus. Je veux ceci, cela, et donc il faut bien entendu les écouter mais il faut à un moment donné les provoquer, avoir l'intuition que l'on peut aller dans une direction, les provoquer avec quelque chose qui est déjà un projet, non figé, une esquisse, une intuition qui est intelligente lorsqu'elle arrive à croiser ce qui est dans le non-dit des gens que vous interpellez. A titre de métaphore, cela me fait penser à l'escalade que j'ai pratiquée lorsque j'étais jeune et qui a inspiré de nombreux philosophes. Un moment sur une paroi vous êtes en difficulté et vous devez choisir une trajectoire qui est plus sûre qu'une autre chose, vous n'avez pas d'ordinateur et tout ça. Et donc vous vous dites : j'imagine que si je pars par là – et vous imaginez le trajet – sans doute je devrais arriver. Alors si vous tombez, ce n'était pas le meilleur choix mais si vous arrivez au but, c'est une intuition intelligente. Ce n'était peut-être pas la meilleure trajectoire mais peu importe vous arrivez au but. Je dois dire que lorsque je suis en projet je suis pratiquement toujours dans cette situation-là. Je me trouve en difficulté avec des problèmes parce qu'un projet c'est toujours difficile et alors j'imagine une trajectoire qui me permette d'y arriver. Ce peut être un dessin, un détail technique, etc. C'est une trajectoire. Et ça c'est toujours très important lorsque l'on discute avec des gens, des habitants, d'imaginer ce qui permet de régler des problèmes. C'est non seulement une hypothèse mais surtout un cheminement qui me permet d'y arriver. Car souvent en urbanisme on dit le point d'arrivée mais on ne dit pas le plus fondamental : comment y arriver.

La rationalité minimale ?

En principe, je dois dire que dans le projet je suis toujours minimaliste. Ce n'est pas nécessaire d'utiliser des moyens extraordinaires pour obtenir des résultats. Mais cette idée de la rationalité minimale on l'a élaborée en travaillant autour de la Spézia. C'est une très belle région de coteaux en bord de mer, avec de beaux villages très anciens sur les collines. Et là, on a été confronté à la question de la dispersion de la maison individuelle sur les coteaux. Toujours lorsque l'on a ces dispersions on dit que c'est le chaos, que c'est quelque chose qui est arrivé par hasard. Mais est-ce vraiment cela ou y a-t-il quelque chose de différent que l'on n'arrive pas à comprendre ? Et lorsque l'on ne comprend pas la situation on la qualifie de chaotique. Alors on a commencé par se poser des problèmes tout à fait simples. Toi, si tu veux construire ta maison, où vas-tu ? Tu vas sur un coteau ensoleillé par exemple. Alors on a analysé les collines et on a trouvé que la quasi totalité des maisons était bâtie sur la partie ensoleillée des coteaux. Tu vas où ? Tu vas là où on a une petite ruelle qui arrive déjà parce que tu ne vas pas investir démesurément pour construire un chemin ; tu vas là où il y a l'électricité, l'eau, et ainsi de suite. On a constaté cela à d'autres occasions, dans le Salento par exemple. C'est cela que l'on a appelé la rationalité minimale. Parce que cette rationalité demande un minimum d'effort. Et les gens se comportent toujours comme cela. Avec un effort faible, j'arrive à résoudre mes problèmes. Les gens se comportent toujours comme cela, en faisant le minimum d'effort. Ils sont raisonnés. Certes la rationalité est conditionnée par l'imaginaire, par la culture, mais malgré cela, à l'intérieur de cela, les gens sont toujours rationnels, c'est naturel. Les gens ne sont pas fous, pas idiots.

Architecture politique ?

Le Corbusier dédiait la ville radieuse à l'autorité, et cela ne me plaît pas. D'ailleurs, Alberti disait que l'architecture a un père et une mère. Le père c'est l'architecte mais la mère c'est le politique, le décideur, et cela a toujours été un problème. Aujourd'hui, je trouve que les politiques se sont trop appropriés une série de décisions pour lesquelles ils ne sont pas culturellement préparés. Et cela c'est la chose qui m'énervait le plus lorsqu'un maire prend le crayon et dit : "Monsieur l'architecte, il faut faire cela". J'ai eu le cas dernièrement en France et là j'ai dit au maire : "Vous faites le maire et moi je fais l'architecte sinon on ne pourra jamais être d'accord !" Il faut avoir de la patience et il faut faire un travail très pédagogique. Il faut comprendre qu'un maire n'a pas les mêmes problèmes que les nôtres. Par exemple, lorsque nous avons gagné le concours pour le plan d'Anvers, nous avons été

convoqués par le maire qui nous a dit être très content que nous ayons gagné et que nous devions faire un bon plan. Il a ajouté : "je dois vous dire clairement que mon problème est tout à fait différent. Ici le Vlaams Blok fait 38 % des votes et nous avons du faire "la ceinture hygiénique"¹, se coaliser avec tous les autres partis (ce qui n'est pas très démocratique). Mon problème est de rentrer en démocratie." Ce à quoi nous avons répondu que nous ne pouvions rien faire. Le maire nous a dit : "je ne vous demande rien de cela, mais je vous demande d'être attentif à cela chaque fois que vous faites quelque chose. Comme vous le savez, Anvers est une ville dans laquelle le conflit social est très fort et s'est cristallisé entre les immigrés et les locaux. Donc il faut vraiment donner de la cohésion à cette ville. Là c'est déjà un thème plus proche de vous." Et on a beaucoup apprécié car il nous posait un problème politique et non pas un problème d'urbanisme. Avec le maire et ses adjoints, on parlait politique et non pas de ce dont il fallait urbaniser ou pas.

On a passé trois belles années à beaucoup discuter avec les gens. On a pu dire au maire qu'ils veulent une crèche là, une place ici, un peu plus de propriété. C'était vraiment un va-et-vient de choses intéressantes soit pour le politique soit pour nous. Mais c'est toujours très difficile avec le politique.

De ce point de vue, l'Italie est encore pire que la Belgique, il y a des politiques qui n'ont pas une préparation culturelle suffisante pour affronter les problèmes de leur ville et ça c'est grave. En France, on a une bureaucratie très forte qui a une rigidité très forte. Ce n'est pas une situation agréable. Ici en Belgique, que ce fut à Courtrai, à Anvers ou à Malines, nous avons toujours été en mesure de dire "Non Monsieur le Maire, vous ne savez pas ça, laissez-moi vous expliquer le problème...". Ce n'était jamais offensif, jamais dans une situation pouvant rompre les relations humaines. Et c'est cela que l'on aime en Belgique, on y est ouvert. Il y a un très beau livre dont je ne me souviens plus l'auteur qui dit "la Belgique, c'est l'art de la négociation". C'est un peu vrai car les premières fois que nous travaillions en Belgique les réunions commençaient toujours avec un poing sur la table en disant "non, on ne peut pas faire cela" et puis cela se terminait toujours par un accord. "Ah mais si ! Vous avez raison." C'est l'art du compromis, ou plutôt, l'art d'écouter les autres car un compromis ça peut aller vers le bas. Mais peut-être aussi l'art d'écouter les raisons des autres.

En ce moment, nous avons un conflit avec le politique qui souhaite une certaine quantité de bâti. Nous en avons proposé moins parce que le paysage en cet endroit est très beau et puis il y a des risques d'inondation en certains endroits. Donc on a commencé à se 'friter'

1 - Comprendre : le cordon sanitaire

sur cela, mais petit à petit on a fini par se comprendre, car quand on va au marché, on n'achète pas des pommes. On achète des pommes d'une certaine qualité et le prix est différent. On ne dit pas "je veux un kilo de pommes". Ce ne sont pas que les mètres carrés qui comptent. Ce sont leurs qualités. Il y a souvent des préjugés dans la politique. Il y a une semaine on voulait nous faire couper des arbres qui étaient devant des façades mais nous avons refusé parce que ces arbres sont très beaux. Nous leur avons montré qu'ils ne portaient aucune ombre car ils étaient suffisamment éloignés. Le bon sens l'a emporté. Au fond, ce n'est pas très difficile de contester des posi-

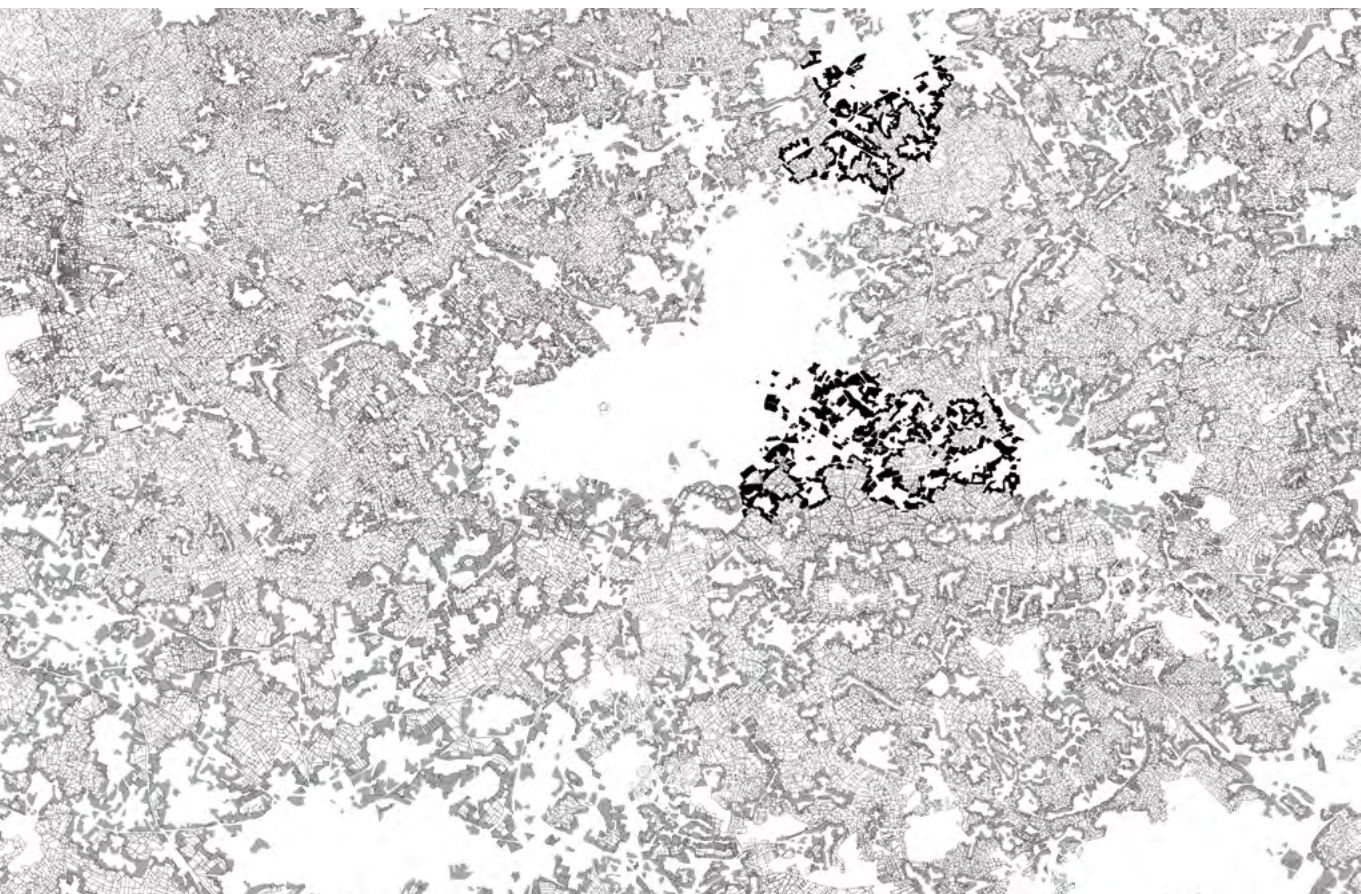
tions idiotes parce que le politique n'y est pas préparé. Et lorsque c'est sensé, le politique peut le recevoir.

Merci Monsieur Secchi.

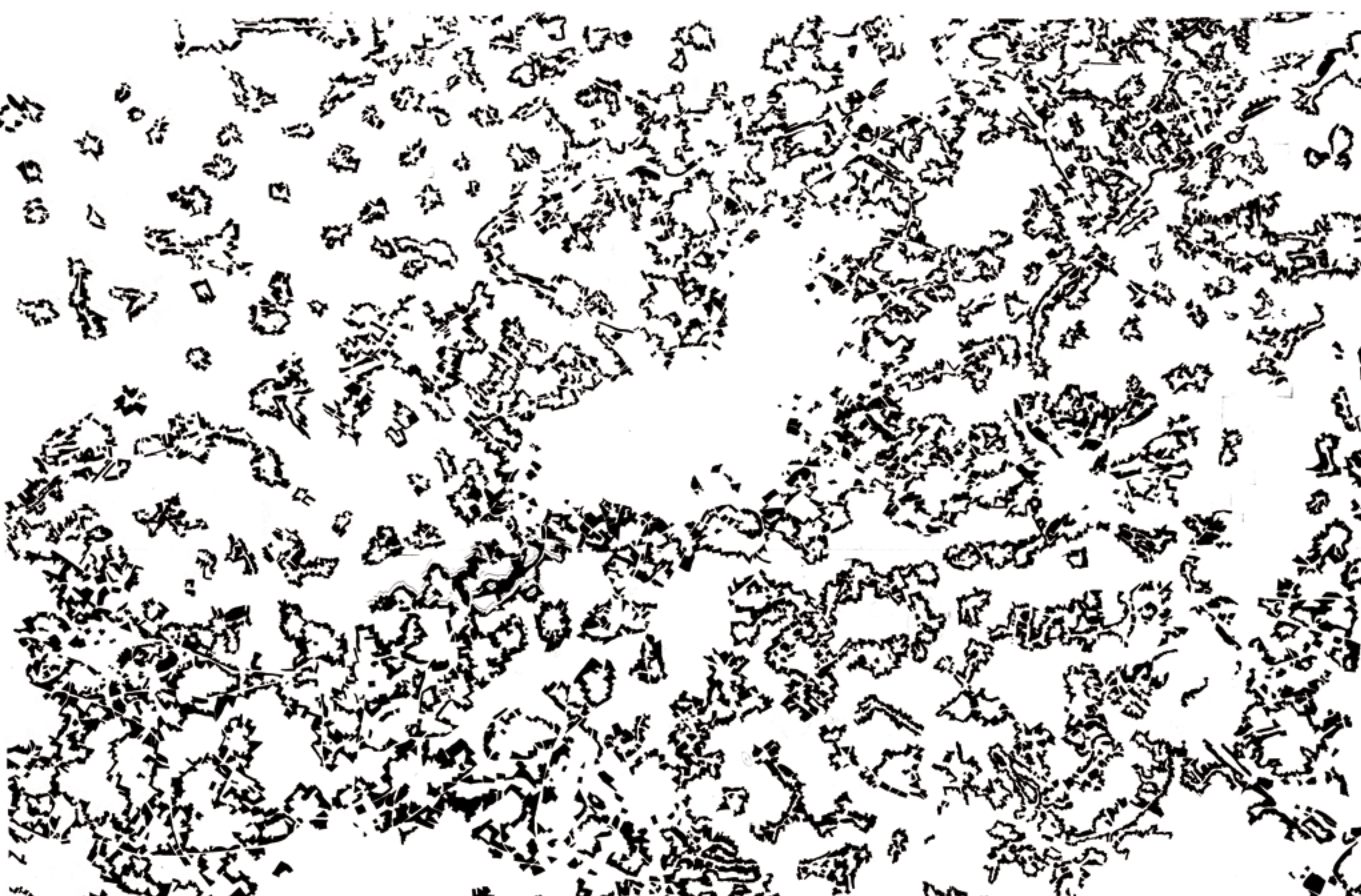
Bruxelles le 15 janvier 2010

Travail d'étudiants Master 2 dans le cadre de l'exercice du professeur invité Bernardo Secchi, année académique 2008-2009.

Zoé Declercq, Lucie Candelier, Nadia Benjelloun, Justin Millecamps, Sébastien Verleene.



*La peau de la ville : proximité Lille-
Courtrai, Lille-Tournai*



La peau de la ville